

"FALSTAFF"

On a reproduit, ces jours derniers, dans plusieurs journaux, une certaine conversation qu'aurait eue l'auteur de *Falstaff* avec un correspondant de l'*Advertiser*. Elle est si étrange, cette conversation, si imprudente d'idées, si hasardée de termes, que je me refuse à la croire authentique. Un quidam aura prêté au maître ses propres jugements, ou peu s'en faut, sur la musique italienne, la musique allemande, la musique russe et même la musique française, laquelle, à son avis, n'existerait guère. Avec quelle verve de dédain nos compositeurs sont traités ! Ce qui me fait tenir ce morceau pour apocryphe, c'est, avant tout, le sentiment de haute dignité personnelle et d'intellectuelle réserve dont on sait M. Verdi tout pénétré. Jamais il n'eût parlé de la sorte ; jamais il ne se serait mis en désaccord avec ses amitiés connues, et, plus encore, avec ses principes.

Je passe sur les banalités touchant la mélodie et la symphonie, qu'on ose lui attribuer et qui sont à peine d'un médiocre amateur ! Je néglige pareillement des comparaisons d'écoles risquées par à peu près, des appréciations toutes superficielles et dont quelques-unes appelleraient au moins la discussion à l'aide de faits précis, des paroles vagues, des pensées incertaines. L'illustre compositeur italien, présent à Paris à cette heure et environné d'un juste respect, n'est pour rien, sans contredit, en un tel verbiage. Nous sommes assurés que, ni chez nous, ni ailleurs, il ne s'est exprimé comme on l'insinue. C'est pourquoi l'on ne saurait ici que reprendre le thème que nous développons au lendemain de la première représentation de *Falstaff* à Milan : Honneur au musicien qui donne, en sa vieillesse militante, dévouée aux plus nobles recherches, un si bel exemple à la plupart des artistes, si prompts à s'endormir sur leur premier lit de lauriers.

**

Je ne connais point de maître méritant, au temps où nous sommes, le fier hommage qu'on est unanime à rendre à Giuseppe Verdi. Voilà un homme parvenu dans son pays à la plus éclatante renommée, ayant forcé les portes de tous les théâtres de l'étranger, ayant enrichi le répertoire italien d'au moins dix œuvres devenues célèbres, en possession d'une immense popularité, et marchant, pour ainsi dire, enveloppé d'une légende. Cet homme voit se produire, en dehors de lui, un mouvement musical dont les uns s'irritent, dont beaucoup s'inquiètent ainsi que d'un grand danger, que d'autres bafouent. Avec simplicité, il cherche à s'expliquer ce qui se passe ; il reconnaît, sous les formes wagnériennes, un principe de légitime rénovation, de fécond développement, assimilable à tous les tempéraments nationaux. Au lieu de s'obstiner en des errements traditionnels, il rompt, par un vigoureux effort, les liens qui le rattachent au passé ; il prouve qu'il est possible de rester un pur Italien et de sortir des routines.

Que l'on discute, après cela, tel ou tel de ses procédés, telle ou telle de ses tendances particulières, il n'importe ! Le fait de son émancipation consciente, volontaire, est supérieur même à l'éloge. Et, lorsqu'on pense au chemin parcouru du *Trouvère* à *Don Carlos*, on n'a pas une moindre surprise en face d'*Aïda*. Les essais d'élargissement, les évolutions de détail ou de style, les acheminements antérieurs n'ont pas fait prévoir cette volonté de transformation décisive. Une semblable révolution au-dedans de soi-même atteste une puissance de caractère servie par une souplesse d'esprit incroyable. Je crois bien que c'est là un cas sans précédent.

Verdi n'avait jamais manqué d'idées, tout le monde en convient. On doit ajouter que nombre de ses idées sont d'un jet singulièrement robuste et d'une âpreté d'accent originale. Le don dramatique a toujours été, en lui, brutal, grossier parfois, mais indéniable.

Si, trop souvent, son art se préoccupait de l'effet à tout prix, assez souvent il lui arrivait de l'atteindre. Nous lui reprochions la pauvreté ou l'incorrection de son harmonie, l'incohérence de ses formes, la vulgarité de son instrumentation. Ses tentatives de réforme avaient porté surtout sur des accentuations de paroles déclamées et des coupes de scènes. Et, tout d'un coup, l'artiste, ayant médité *Lohengrin*, écrivait *Aïda*. Cette partition, en trois mots, à toute la grandeur d'un examen de conscience, d'un aveu et d'un acte.

Elle déclare solennellement, en présence de l'Italie, que le temps n'est plus des drames combinés au seul bénéfice des virtuoses ; qu'on n'a pas le droit de se tenir à l'écart de l'universel mouvement ; qu'il est puéril d'identifier le génie d'une nation à des formules périmées ; que le meilleur moyen, en fin de compte, de rendre à la musique italienne son lustre d'antan, c'est de lui enseigner la logique et de la rendre assez savante pour tirer parti de ses mélodies. Nulle manifestation ne fut, en aucun temps, plus utile — parlant, plus heureuse — au point de vue national. Tous les musiciens de l'autre versant des Alpes qui feront œuvre de progrès passeront, bon gré, mal gré, sous la large porte ouverte par Giuseppe Verdi. Et, je le répète avec pleine conviction, l'artiste qui a joué, parmi ses compatriotes, ce rôle de renouvateur, s'est acquis, par là-même, une véritable gloire.

**

L'auteur de *Falstaff* eut d'humbles origines. Fils d'un cabaretier, élève d'un mauvais organiste de petite ville, la nécessité le lançait dans la production avant qu'il sût écrire. Le début de sa carrière est une lutte acharnée, mais plutôt pour le succès que pour l'art. Faute d'études, sa verve déréglée se dépense au hasard des choses. De ses opéras applaudis à ses opéras contestés ou sifflés, il n'y a, le plus souvent, que la distance qui sépare des idées également aventureuses et des sonorités également aventureuses. Pour-

quoi le maestro a-t-il joué de bonheur ici et là de malheur ? Aucune réflexion lente et sûre n'a présidé à ses conceptions. Partout il s'est prodigué de la même façon, avec la même abondance et la même incertitude.

Comme tous ceux de sa race, en ce siècle, il n'attend rien que de la déesse du premier instinct — déesse aveugle, dont le nom n'est pas toujours : Inspiration. Une seule qualité intérieure le distingue de son entourage coutumier : l'inquiétude. A de certains moments, quand il n'écrit pas, des scrupules lui surviennent. Fort avant *Don Carlos*, bien des pages de ses partitions décelaient une tendance progressive. La preuve, c'est que les hommes de tradition en prenaient peur. Il écoute les rumeurs qui viennent de loin — principalement du côté de la France. Mais, pour s'affranchir des préjugés, pour s'élever au-dessus des pratiques courantes, la claire science lui fait défaut, et aussi la claire conscience du but. Entre *Don Carlos* et *Aïda*, nul doute qu'il ait souffert, en son âme d'artiste, d'une crise affreusement douloureuse. Quoi ! tout ce qu'il avait tenté n'était que vanité et illusion ! Déjà glorieux, il entrevoyait l'urgence de reprendre son éducation par la base ! Que de difficultés ! Et quelle amertume !...

Eh bien ! Verdi eut le courage de surmonter l'amertume et d'affronter les difficultés. Sa volonté ferme et droite se concentra et le poussa au-devant d'un nouvel idéal. Afin d'être initiateur en Italie, il s'initia aux sublimes secrets dont *Lohengrin* lui avait révélé l'existence. *Aïda* montra en lui un homme renouvelé à l'âge où, d'ordinaire, on se continue. La méditation l'avait apaisé et armé tout ensemble. Et le parti de complète réforme arrêté dans sa pensée était si franc, si net, si profondément convaincu, qu'il a fait *Othello* et *Falstaff* pour l'attester plus délibérément encore. Nous sommes libres de discuter ces œuvres au point de vue de l'application d'une esthétique spéciale. Mais le fait positif, le fait respectable, le fait supérieur, c'est que Verdi, desoixante à quatre-vingts ans, sans rien renier de sa carrière, sans être en aucun point infidèle à sa race, a marché en avant, qu'il s'est transformé dans la plus large mesure et qu'il a donné à tous un magnifique exemple, dont la postérité se souviendra.

**

Maintenant, qu'est-ce que *Falstaff* ? — Une bouffonnerie, nous dit-on, traversée d'un épisode d'amour. C'est donc une comédie lyrique. Il y a, présentement, en musique, deux problèmes en voie de se résoudre : la tragédie et la comédie musicales. Tous les deux ont été posés et résolus triomphalement, en Allemagne et pour l'Allemagne, avec *Tristan*, par exemple, et les *Maîtres chanteurs*. De ces chefs-d'œuvre, il le faut redire assidûment, se dégagent des principes généraux où chacun doit trouver son compte. Seulement, qu'on ne s'y trompe pas : le point difficile, c'est précisément l'assimilation de la doctrine, car elle dépend au moins autant de l'invention particulière des poèmes que du tour de la musique. Pas plus en France qu'en Italie, qu'en Russie ou qu'en Norvège, il ne s'agit de pasticher les pièces allemandes. Il importe qu'on reste Français, Italien, Russe ou Norvégien plus que jamais. Or, comment dégager les caractères nationaux de la manière la plus vive et la plus favorable ? Quelle coupe significative et quelle couleur donner aux actions pour qu'elles conviennent essentiellement aux musiciens et lui permettent d'incorporer la création musicale à la conception littéraire ? Voilà le grave sujet de réflexions qui s'impose aux chercheurs.

A l'endroit du drame lyrique, la lumière se fait peu à peu. Pour la comédie musicale, la question est à peine posée. C'est pourquoi nous louons Giuseppe Verdi de s'être mis aux prises avec une fable comique et de nous convier à penser, comme lui, aux solutions possibles du problème. Le vieil opéra comique est mort. L'arbre qui étendit, autrefois, de tous côtés ses vertes branches, n'a plus que des rejetons misérables autour de son tronc séché. Une forme nouvelle est à trouver — une forme fraîche et sensible, répondant vraiment à nos aspirations. Quelle leçon aurons-nous à tirer de *Falstaff* ? Nous le saurons bientôt. Au demeurant, une œuvre est devant nous qui entend s'affirmer dans la joie, et c'est l'heure de l'espérance.

FOURCAUD

Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

Courses à Saint-Ouen.

Galerie Sedelmeyer, rue La Rochefoucauld ; exposition de la reine Marie-Antoinette et de son temps.

ECHOS DE PARIS

Mgr le duc d'Orléans et sa sœur, Madame la princesse Hélène, sont arrivés, mercredi dernier, à Villamanrique.

Monseigneur le comte de Paris et Madame la comtesse de Paris ont fêté avec la plus grande joie le retour de leurs enfants.

Monseigneur le comte de Paris et Madame la comtesse de Paris seront de retour en Angleterre le 10 ou le 12 du mois prochain.

Madame la comtesse de Paris traversera à ce moment la France et fera une courte halte à Paris.

Le roi François II de Naples, retour de Cannes, arrivera ce matin, à Paris, pour rejoindre, à l'hôtel Vouillemont, la reine Marie-Sophie.

Demain, à neuf heures, un service solennel sera célébré, dans l'église de Saint-Louis-en-l'Île, pour le repos de l'âme de S. A. R. la princesse Marguerite Czartoriska, membre de la confrérie du Saint-Sacrement de cette paroisse.

Mgr Cassetta, aumônier de Sa Sainteté le pape Léon XIII, vient d'envoyer à la chapelle de Notre-Dame-des-Dunes, de Dunkerque, une des palmes que le Souverain Pontife distribue le dimanche des Rameaux aux dignitaires de la cour pontificale et aux membres du corps diplomatique.

Cette palme, curieusement tressée, sui-